

Des rues aux couleurs du présent

B 2666 2 ex 1

O.R.S.T.O.M. Fonds Documentaire P154

11.09.89 N° : 2666 2 ex 1
Cote B M

PAR PHILIPPE HAERINGER

LES rues des villes d'Afrique, à l'image de ce continent aux cultures et aux climats variés, sont très contrastées. Certaines, sablonneuses, sont bordées de clôtures végétales et d'arbres — manguiers, avocats, palmiers, papayers — qui dissimulent des cases aux toits pentus. D'autres marient les couleurs chaudes de la latérite du sol au torchis d'argile et de paille des maisons au toit plat, tournées vers leur cour intérieure. Dans d'autres encore, dominent les maisons en « carabottes » — planches éclatées souvent assemblées dans le style des cottages anglais ; peintes d'un blanc colonial, elles s'ouvrent sur des vérandas et d'héroïques pelouses. D'autres enfin forment une enfilade de façades, hautes ou basses, de maisons en ciment souvent inachevées, masquant des cours locatives surpeuplés.

Ce sont ces dernières qui donnent son visage à Abidjan, métropole portuaire de deux à trois millions d'habitants (cent fois plus qu'il y a cinquante ans), ou, du moins, à ses quartiers populaires — en particulier au « vieux » quartier de Treichville (loti en 1930), à celui de Koumassi (1950) et à l'énorme banlieue d'Abobo qui explosa littéralement vers 1970. Les habitations, stéréotypées, disgracieuses et sèchement fonctionnelles, y sont partout les mêmes. La politique foncière et urbaine, la rapidité de la croissance démographique et de l'expansion économique ont fait de l'Abidjanais essentiellement un locataire. Toutes ces maisons, ces « cours », sont des immeubles de rapport.

Jeu de dames et dames en pagne

Sur ce fond architectural un peu terne, aggravé par l'éternel problème de la voirie (bien qu'un important effort public ait été consenti à cet égard ces dernières années), les rues de Treichville, de Koumassi et d'Abobo, souvent ravinées,

boueuses, sales, sont néanmoins — est-il besoin de le préciser ? — débordantes de vie, de chaleur humaine. Ces rues sans histoire et généralement sans nom (au mieux elles ont un numéro), vivent intensément au présent.

C'est devenu un lieu commun que d'évoquer la chaude exubérance des foules dans les rues ou les marchés africains, avec l'extraordinaire polychromie des pagnes féminins. Cette animation, on le sait moins, règne jusque dans les rues les moins passantes. Il n'y a pas de rues mortes.

A quoi cela est-il dû ? D'abord à la démographie : les cours sont pleines d'enfants, qui font de la rue leur terrain de jeu après l'école. Ensuite, à la nature même de cet habitat, locatif et collectif, où les logements se réduisent à de simples cellules ; la vie domestique s'ouvre donc sur la rue, sur le voisinage. Jeux d'enfants, on l'a vu, mais aussi jeux d'adultes : ludo, dames ou « awelé » font vivre la rue africaine au rythme des parties à deux ou des tournois de quartiers. Ces jeux occupent une place importante dans les loisirs des Abidjanais. Dans telle rue d'Abobo, on trouve une « école de jeu de dames », dans telle autre, un menuisier spécialisé dans les tables de baby-foot, un jeu qui se répand depuis quelques années devant les petits bars, mais auquel on s'adonne aussi à l'entrée de certaines cours.

Ces loisirs sont l'apanage des hommes. Mais l'autre sexe occupe encore plus la rue : marchandes de pacotille, friteuses de beignets ou de bananes, grils à maïs, petits commerces des ménagères ou des jeunes filles qui ne veulent ou ne peuvent pas s'éloigner de chez elles. Sans oublier les points d'eau : il n'y a plus de bornes-fontaines à Abidjan, mais çà et là des points de vente privés, sous forme de becs hauts perchés pour que les femmes n'aient pas à descendre leur seau de dessus leur tête. Non loin se tiennent les charbonniers, quotidiennement sollicités pour une cuisine





LA MÉMOIRE DES RUES
ABIDJAN

*Le marché du quartier de
Treichville.*



De haut en bas : un photographe de quartier.

L'extraordinaire polychromie des pagnes féminins.

Les ateliers d'Abidjan, comme cette petite fabrique de incots, s'ouvrent largement sur la rue.

La boutique du coin de la rue, qui comporte en outre un point de vente d'eau.

toujours faite au charbon de bois ou au bois. A quelques pas se trouve la « boutique », minuscule bazar où l'on s'approvisionne en allumettes, savon, concentré de tomate ou huile. Mais c'est sur le marché du quartier que les femmes vont chercher, tous les jours, légumes, viandes ou poissons.

Calligraphes et petits métiers

Abidjan connaît depuis quelques années une véritable explosion de petits métiers artisanaux, d'activités de service et de commerces. Une conjoncture de crise a accéléré une tendance naturelle à la diversification de l'économie. Des métiers concentrés jusque-là sur les grandes artères tendent à se diffuser dans le tissu urbain. Parallèlement, leur affichage devient plus accrocheur. Spécialistes de l'enseigne et de la pancarte, les « calligraphes » font fureur. L'art de la vitrine se développe. De nouveaux métiers, de nouveaux services apparaissent et prospèrent.

Ainsi, les couturières auparavant regroupées sur les marchés ou discrètement installées au fond des cours, ouvrent aujourd'hui dans les rues des boutiques de prêt-à-porter aux devantures attrayantes. Tout aussi frappante est la soudaine multiplication des cabines téléphoniques privées, souvent associées à un service de photocopie, de dactylographie rapide, de plastification de papiers d'identité. Elles voisinent avec de petits bureaux de conseil juridique et fiscal, de minuscules agences immobilières, toutes choses inconnues naguère dans les quartiers. Non moins remarquable est la prolifération des infirmeries privées et autres officines de santé ; les guérisseurs eux-mêmes ouvrent des « cliniques ». Même nouveauté dans le domaine de l'éducation, où l'initiative privée vole au secours des pouvoirs publics : dans les rues d'Abobo, les panneaux se succèdent, annonçant jardins d'enfants, cours primaires et secondaires, cours du soir et ateliers d'apprentissage.

La liste des métiers qui animent la rue africaine est longue : petits restaurateurs et « mamy-foutou » (vendeuses de foutou, plat de bananes ou d'ignames), coiffeurs et tresseuses, photographes, tailleurs, cordonniers, « docteurs » de montres, mécaniciens, électriciens-garagistes, carrossiers et soudeurs, briquetiers, ferronniers, plombiers, vitriers et ébénistes, spécialistes du ventilateur ou de la clé-minute, et bien d'autres encore.

Par delà la rue, le groupe

Cette animation corrige grandement l'anonymat de la trame et du bâti urbain. Elle établit une hiérarchie des rues et leur donne une âme. Elle multiplie les points de repère : telle enseigne plus frappante peut servir à désigner une rue dans l'usage populaire : on aura ainsi une rue Tante Solange ou une rue Symphonie Bar. Mais tout cela évolue rapidement. Les Abidjanais vivent



PHILIPPE HAERINGER, de France, est directeur de recherche à l'Institut français de recherche scientifique pour le développement et la coopération. Depuis 1988, il anime le groupe « Mégapoles », dont l'objectif est d'expérimenter des méthodes de comparaison des modèles d'urbanisation dans le monde. Il a publié entre autres *Abidjan au cœur de la rue* (ORSTOM, Paris 1983) et, en 1988, *L'explosion de l'offre artisanale à Abidjan et ses relations avec la récession économique (1980-1985)*.



dans le présent. Où la nostalgie trouverait-elle sa source ?

Certes, on rencontre dans le vieux Treichville des propriétaires qui regrettent l'époque où ils étaient les premiers arrivants. Cet état d'esprit se retrouve à Koumassi ou à Abobo, mais il est loin d'être partagé par la masse de leurs habitants actuels. Seuls quelques noms de lieux évoquent encore un repère des premiers temps (quartiers Avocatier, Derrière-les-Rails, Sans-Fil, par référence à un gros arbre, une voie ferrée, un relais de TSF), le nom du propriétaire foncier ou de la communauté villageoise qui prit l'initiative du lotissement (Ayébi, Agnissankoi, etc.).

Il est difficile pour les citadins de s'identifier à un environnement aussi peu différencié et aussi récent, au peuplement fulgurant et au logement essentiellement locatif, avec la mobilité résidentielle que cela implique. Pourtant, au-delà des appartenances ethniques toujours vivantes, s'établissent des relations de proximité — plus étendues encore que des relations de voisinage. Le quartier, voire l'arrondissement (aujourd'hui érigé en commune), supplante la rue. La vie associative ou de groupe, qu'elle soit orientée vers le sport, le jeu ou la musique, l'épargne ou l'invest-

tissement, le corporatisme, la vie religieuse ou le militantisme politique, se situe principalement à ce niveau, déterminé par l'échelle de l'agglomération elle-même.

Ainsi se crée une sorte de patriotisme de quartier. Les habitants se mobilisent contre une menace d'éviction, même si cela ne suffit pas à arrêter les bulldozers, ou pour réclamer un équipement. Mais ces initiatives ne vont jamais bien loin. Il fut un temps où les pouvoirs publics et les organismes internationaux espéraient que les citadins d'Afrique prendraient en main l'aménagement et l'entretien de leurs rues, mais ces espoirs ont été balayés par l'explosion urbaine.

La voirie et les aménagements d'infrastructure restent donc du ressort des pouvoirs publics. Ceux-ci, néanmoins, ne peuvent que se réjouir de la remarquable vigueur des petits métiers de service et de la non moins remarquable disposition des habitants d'Abidjan, originaires des quatre coins de l'Afrique occidentale, à faire vivre leur ville, à s'y rencontrer et à y cohabiter dans une relative harmonie malgré leurs différences.

Même lorsqu'elles sont boueuses, les rues populaires d'Abidjan remplissent leur contrat social et méritent qu'on s'y attarde. ■

La cuisine de ce petit restaurant est faite dans la rue pour attirer le passant. On y sert des plats typiques, dont le foutou.